

AOÛT 2003

SYNTHÈSE DE LA PREMIÈRE JOURNÉE DE LA 9ÈME UNIVERSITÉ D'ÉTÉ DE L'INNOVATION RURALE

*« Si les arbres imaginent les oiseaux, , pourquoi des frites
n'imagineraient pas des arbres ? »*

Gilles Allaire

Edité par la Mission Agrobiosciences. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Gilles Allaire, directeur de recherche en économie et sociologie rurale à l'Inra de Toulouse, fait partie des « piliers » de l'Université d'Été. Présent dès son origine, il a participé à son évolution . L'Économie des savoirs, des compétences, et Innovation : tel est la thématique majeure de ses recherches. Ainsi, pour cette 9^{ème} édition, il lui a été proposé de remettre en perspective les propos de la première journée, en y apportant un éclairage théorique.

Gilles Allaire, chercheur en économie et sociologie rurale

« Si les arbres imaginent les oiseaux¹, pourquoi des frites n'imagineraient pas des arbres ? »

Mon impression générale est qu'hier nous avons plus parlé de représentations, de communication, d'information et de dialogue que d'imagination et d'imaginaire. Nous avons plus discuté des rapports agriculture et société, que de la façon dont chacun construit un imaginaire à partir de sa perception des choses de l'agriculture ou de la campagne. Du moins en plénière, car sous les arbres, on s'est plus abandonné à dire des images intimes.

Certes le thème de cette Université d'Été, en prolongement de celui de l'an passé, était centré sur la relation agriculture société. Ce qui s'est exprimé de cette relation est un trouble, voire une souffrance, un malaise perçu comme une mise en question identitaire.

Dans le regard qu'il a porté sur nos débats, Patrick Denoux a relevé que la "figure du paysan", de l'ordre du mythe, était un lieu de fracture culturelle, mais aussi il a mis à jour la complexité et l'ambivalence des images de l'agriculture et surtout il nous a appelé à reconnaître les distances culturelles (si je puis dire ainsi), c'est-à-dire l'éloignement réel entre producteur et consommateur, là comme ailleurs, qui fait que la recherche d'une "vraie" relation est aussi de l'ordre du mythe (qui peut être un mythe socialement dangereux...).

Saadi Lahlou a éclairé pour nous le rôle des représentations mentales en soulignant qu'elles ont une réalité psychologique et sont les véhicules de notre connaissance du monde, en s'articulant dans l'échange social. Les représentations, qui ont un caractère social, ne se transforment pas aisément...

Il reste un décalage entre l'usage dialectique de la notion de représentation que font les sciences sociales, rappelé fort à propos, et la façon dont nous tous nous parlons, disons moins détachée, lorsque nous évoquons globalement cette crise identitaire agricole. Nous en parlons alors en mobilisant des représentations plutôt monolithiques, pour leur opposer une vision tout aussi monolithique, mais il est bien légitime que notre vision soit ainsi armée de passion. Parce que nous aimerions agir, il ne faudrait cependant pas ramener cette question à un problème de communication ou de marketing.

Dans cette essai de synthèse de la journée d'hier, j'aborderai quatre points. En premier, je voudrais préciser mon impression en m'étonnant d'une quasi absence du thème de la "qualité" dans les discussions. Puis, je développerai quelques remarques autour des notions d'imagination, d'imaginaire, de représentations. Ensuite, je traiterai les rapports entre agriculture et société sous deux angles : celui des produits, de l'aliment, de l'échange

¹ C'est ce j'ai perçu en écoutant José Muchnik nous lire un extrait de "Amazonie, j'ai vu".

économique, du rapport producteur-consommateur, donc un aspect plutôt individuel, et celui de la profession et des acteurs sociaux, donc un aspect plus collectif du problème.

Pour réfléchir aux rapports entre agriculture et société, il faut introduire un tiers.

Comme je l'ai dit, j'ai été étonné que l'on parle assez peu de qualité, de signes, de noms, d'origine, de marques etc, qui sont des véhicules d'images. Aussi, il m'a semblé qu'il y avait eu un absent dans nos échanges, ou qui à peine a été évoqué, c'est le produit : l'aliment que l'on mange ou bien aussi le paysage, en tant qu'objets matériels et immatériels à la fois. Certes, la nourriture s'impose comme l'intermédiaire des relations agriculture société. Cela nous a placé d'emblée au niveau des représentations globales de l'agriculture et de ses "fonctions". Avant de revenir sur ces questions, je voudrais remarquer que nous avons tous une relation matérielle avec les objets de l'agriculture, ne serait-ce qu'avec l'arbre à frites ou le paysage qui borde l'autoroute. C'est-à-dire que nous en avons des représentations imaginées et vécues, qui certes finalement s'inscrivent dans les représentations sociales que nous mobilisons dans notre discours, mais dont peut-être le dévoilement peut nous aider à démonter ces représentations.

Plus généralement, je pense pour ma part que les objets sont les intermédiaires de nos relations, par les repères qu'ils génèrent. C'est sur les objets que s'accrochent les images. Aussi, si je dois analyser les relations entre agriculteurs et consommateurs, je ne peux pas oublier le produit, qui a sa présence dans cet échange, quoique très étirée entre plusieurs dimensions.

Il y a dans la "communication" (de type publicitaire) une étrange absence des objets et même un effacement de ceux-ci, remplacés par des icônes (la vache, le pot au lait, la laitière). A contrario, la communication entre professionnels repose sur une connaissance commune des objets, mais une connaissance limitée à ce qui est de l'ordre de l'expérience partagée ou partageable de ceux-ci. C'est le cas entre agriculteurs de la même localité ou du même métier, et aussi bien sûr entre ceux-ci et les techniciens et partenaires avec qui ils sont en rapports. Comme c'est également le cas, jusqu'à un certain point entre le professionnel et son client, par exemple le boucher et la cuisinière qui cuit la viande. Mais, cette chaîne de connaissance est bien imparfaite. Pas seulement du fait de la transformation du produit au long de la chaîne des échanges et de la longueur de celle-ci, mais aussi du fait qu'à chaque étape, les opérations de production sont complexes et mobilisent des ressources invisibles des autres points de la chaîne. Aujourd'hui, que sait-on, par exemple, de la fabrication d'une automobile alors que le garagiste du village ne sait plus la réparer, que des automates font les réglages et que des blocs complets sont changés si un défaut survient. D'une façon générale, les activités de production sont complexes et font appel à des savoirs diversifiés, abstraits et de domaines multiples ; sait-on que les viticulteurs de Saint-Emilion gèrent la vigne cep par cep en enregistrant toutes les opérations par GPS ? Contrairement aux multiples apparences, finalement insaisissables autrement que par l'expérience singulière, de ce qui est le produit échangé (ou le produit des échanges), les icônes offrent une représentation transcendante et globale, mais elles sont tant ambivalentes que contradictoires.

Le groupe local de préparation a posé la question : pourquoi les images de l'agriculture d'aujourd'hui sont celles des années cinquante ? Une des réponses, qui a été exprimée, est que les images de l'agriculture s'enracinent dans notre enfance. Les objets liés à ces images sont anciens, sauf pour les plus jeunes, ce sont ceux du travail de la terre. Il y a comme un jeu de miroirs entre les souvenirs que l'on a pu garder de l'agriculture des années 1950 ou 1960 et les icônes dont j'ai parlé. Mais, si on regarde l'agriculture d'aujourd'hui à travers ces objets, ceux-ci sont très loin de ceux qui peuplent notre imaginaire de l'agriculture. Puisque l'on parle

de rétablir un contact entre le producteur agricole et le consommateur, une des façons est sans doute de prendre la mesure des objets qui participent de l'activité agricole (inclus les satellites pour la météo, l'électronique et les automatismes de plus en plus présents...).

La nourriture est un autre monde d'objets et de représentations de l'agriculture. Les représentations de la nourriture (à travers la fonction nourricière) ne sont qu'une des sources, très indirecte, de représentations de l'agriculture. Cela renvoie à l'idée d'éloignement qui a été évoquée, entre la ville où l'on se nourrit et la campagne nourricière. L'authentique y est opposé. Mais le mythe de l'authenticité fournit-il un modèle qui intégrerait tous les registres de la relation agriculture société ? Je ne le pense pas.

Au fil de ces quelques observations plusieurs médiateurs sont apparus qui forment la variété des représentations des liens entre l'agriculture et la société : les objets, les icônes et l'imagination.

La source de l'imagination est matérielle, celle des représentations est sociale

L'imagination a une base matérielle. Certes, les images sont des immatériels, mais elles sont matérielles par leur origine et par leur efficacité puisqu'elles peuplent le monde. L'imagination a pour source l'expérience sensible, avec des objets et plus fondamentalement avec les éléments. Et puisque la poésie était convoquée, je pense qu'on ne peut pas parler d'image sans se référer à Bachelard, qui a publié "La Psychanalyse du feu", "L'eau et les rêves", "L'air et les songes" et deux tomes consacrés à la terre : « La terre et les rêveries de la volonté » et « La terre et les rêveries du repos »².

Comme me l'a fait remarquer Catherine Boyer-Durrieu, la terre labourée est peu présente dans les images étudiées par Bachelard sous le signe de l'élément terrestre. Toutefois, la terre labourée a sa place dans l'imaginaire de la volonté. Elle me paraît se rapporter différemment à l'imagination du laboureur et à celle du paysan. D'une part, le labour fait partie des combats du travail contre la matière résistante (voir dans les *Rêveries de la Volonté*, tout ce qui concerne la "volonté de travail", notamment le chapitre 1). D'autre part, dans l'imagination du paysan, non pas au moment du travail mais à celui de la satisfaction de l'œuvre accomplie, la terre labourée évoque l'étendue : "Voir loin, c'est la rêverie du paysan" (Georges Sand, "la vallée noire", cité dans les *Rêveries de la Volonté*, p. 380). L'expression "prolonger le sillon" qui désigne la volonté du père de léguer à ses enfants une propriété plus importante que celle qu'il a reçue en héritage, suggère à mon sens que cette imagination de l'étendue est aussi, dans le temps, un sujet d'inquiétude et une question de sécurité. Par ailleurs, en restant sur le plan de l'imagination matérielle, dans l'imagination du contemplateur de paysage, où s'active un "onirisme panoramique" (voir *Rêveries de la Volonté*, p. 378 à 387), la terre labourée, si j'en juge par ma propre expérience, soit s'étend à perte de vue, comme la mer, soit elle apparaît comme des sortes de déchirures qui mettent à nu la couleur intime de la terre. Le paysage bachelardien attire parce qu'il permet de rêver l'immensité et la profondeur.

² La "Psychanalyse du feu" est paru chez Gallimard en 1938, les autres volumes chez José Corti (1942, 1943, 1948, 1948). Le premier livre consacré à l'élément terrestre est un "*Essai sur l'Imagination des forces*"; la matière s'y présente comme "résistance" et appelle le "projet du travailleur", "du modelleur, du fondeur, du forgeron"... : "Ainsi se fonde une psychologie de la préposition *contre* qui va des impressions d'un *contre* immédiat, immobile et froid, à un *contre* intime, à un *contre* protégé par plusieurs retranchements, à un *contre* qui n'en fini pas de résister" (Avant-Propos aux *Rêveries du Repos*, p. 2). Le second est un "*Essai sur les Images de l'Intimité*", sous le signe de la préposition *dans*. Les images de la profondeur n'ont pas que l'aspect de l'hostilité : "Elles ont aussi des aspects accueillants, des aspects invitants" et renvoient à "toute une dynamique d'attraction, d'attirance" (id.). On trouve dans ces dernières rêveries, la maison et la bouche, la grotte et le labyrinthe, le serpent et la racine...

Par ailleurs, le laboureur ou le paysan sont eux-mêmes la source d'une symbolique qui porte sur la vie et sur l'humanité.

Bachelard distingue les images « imaginées », celles qu'on pourrait appeler « vraies » ou « authentiques », au sens où elles sont éprouvées - mais, je ne pense pas qu'il y ait des images vraies ou fausses au sens d'une vérité universelle-, et les images « construites ». Il donne un exemple très intéressant, concernant les ailes. Vous ne pouvez pas imaginer des ailes situées dans le dos d'un homme, vous pouvez construire cette image, mais vous n'en avez jamais eu l'expérience sensible : vous n'avez jamais senti que vous étiez tiré par le dos. Vous ne volerez jamais ainsi, vous n'aurez jamais l'impression de voler ainsi. C'est une image construite, comme celle du poisson carré. Si vous avez déjà vu un oiseau, vous placerez les ailes d'un ange au même endroit. En revanche, les ailes imaginées sont aux pieds... Les ailes de Mercure, par exemple. Car si vous avez déjà ressenti le fait de vous élever, c'est forcément en poussant sur la terre.

L'arbre à frites comme objet de l'agriculture moderne, cela parle de la même façon. Cette image est "vraie". Car quand on vous parle des « fruits » de l'agriculture, à quoi pensez-vous ? Pas aux pommes de terre en train de germer au fond de la cave, mais à ce qui sort de terre, à un arbre, avec des fruits. Dans notre imaginaire occidental, l'homme aussi est le fruit de l'arbre de la Création. Je ne vois donc pas, si je me met à la place de celui à qui on vient de révéler que la vie des frites commencent à la ferme, comment imaginer que les produits issus de l'agriculture viennent autrement que de cette façon-là. L'arbre à frites est bien une image vraie et en même temps, c'est une image de l'agriculture moderne. Elle nous interroge. Car, avec elle, on passe immédiatement de l'acte de création – lié à l'image de l'agriculture- au produit, la frite. Il faut reconstruire cet espace, entre l'acte et la frite.

En suivant Bachelard, la force des poètes est d'éclairer notre imaginaire matériel. J'ai parlé des images pour faire sentir encore plus ce qu'a dit Saadi Lahlou à propos du temps des changements : l'imagination se transforme en des millénaires... Peut-être, si la période actuelle est celle d'un éloignement, c'est d'un éloignement du travail et de la matière dont il s'agit. Pour Bachelard (dans les années 1940...): "Rien de plus clair, pour classer les volontés, que les matières travaillées de main d'homme" (Rêveries de la Volonté, p. 11) (dont d'ailleurs fait partie la page blanche). Le travail aujourd'hui, y compris, le travail de l'agriculteur, repose moins sur des perceptions matérielles directes, mais sur des informations. Pour conclure sur les images, qui ne sont ni vraies ni fausses, je dirais qu'un travail sur les images construites est tout autant légitime. On parlera alors plutôt de signes (et c'est le domaine de la sémiologie).

Les représentations, qui mobilisent images et signes, nous ont été présentées du point de vue de la psychologie et de l'anthropologie. Ces représentations servent essentiellement à communiquer et c'est par la communication que l'on peut dire qu'elles sont socialement construites. Cette construction est celle des savoirs, au sens générique du terme. Les représentations, que en ce sens on désignent souvent comme conventions sociales (notamment ce qui est de l'ordre du goût, de la qualité ou, encore, de la responsabilité), sont des formes de savoirs "sociaux" (pour un sociologue) ou "institutionnels" (pour l'économiste que je suis). Dans ceux-ci, il y a la trace des arbitrages, des valeurs, de la politique. Mais, une fois encore, il faut souligner la résistance temporelle des institutions sociales, qui pourtant ne reposent que sur des représentations.

A cet égard, il faut citer le célèbre ouvrage de Marc Bloch qui oppose les pays de champs ouverts et ceux de bocage, ainsi que la France des familles élargies ou nucléaires, et souligne que ces structures sont stables sur plusieurs siècles et ne se transforment que sur de très

longues périodes³. La Chalosse (tout près d'ici), lorsque j'ai fait des enquêtes sur le métier d'agriculteur en 1985, c'était encore une société rurale avec des familles collectives⁴ ; à l'opposé, l'autre terrain d'enquête, dans le Morbihan (Landes de Lanvaux), était marqué par les caractères des familles individuelles de l'Ouest ; cela se traduisait dans une organisation des collectifs de travail et une représentation du travail sensiblement différentes dans les deux cas. La question du changement des images et des représentations n'est donc pas un chantier de "communicants" ! (par contre la communication mobilise, plus ou moins habilement, des images et reflète les sensibilités collectives. A mon sens, elle est partie active du monde des médias). C'est un chantier beaucoup plus vaste, qui repose sur l'émergence de compétences collectives et que l'on ne peut appréhender qui si l'on en définit les enjeux.

Et l'information, dans tout ça ? Est-elle plus du côté de la réalité que du côté de l'imagination ? La question n'est pas là. Tout fait partie de la réalité, car on rêve tous les jours... L'information passe par une communication formalisée. Elle peut être ambiguë, vraie ou fausse selon l'intention qui l'accompagne. Ce n'est que du point de vue du sens qu'elle peut être une contre-vérité. S'il y a un problème d'information dans les relations agriculture et société, il se situe au niveau des circuits ou des vecteurs de l'information, qu'il s'agisse des questions techniques ou alimentaires. Mais il ne s'agit pas d'une simple insuffisance de la diffusion d'une information qui serait objective (techniques scientifiques de production ou de nutrition). Il s'agit plutôt d'une insuffisance de connaissance. Le projet de la Science est de repousser la frontière de la non connaissance. Mais c'est aussi, pourrait-on dire, le projet de toute culture qui tend vers une vision globale du monde. Par extension, je dirais que c'est aussi le contenu de toute appréciation qualitative ou normative, qui certes renvoie à des standards, mais qui se définit aussi comme complète. Les questions de qualité sont au cœur des problèmes de communication. Elles comportent de nombreux aspects et pas plus qu'elles ne se réduisent à une question d'information, elles ne peuvent se résoudre uniquement au niveau local dans des forums de résidents ou de consommateurs, quand bien même vous avez souligné justement l'importance de ces forums. Les parties prenantes de ces questions sont aujourd'hui nombreuses. Le monde rural n'est en rien un bloc face à la société.

Agriculture et société : les échanges économiques

Je vais reprendre les deux niveaux qu'a distingué hier Saadi Lahlou. Il a indiqué qu'il y a deux éléments qui changent. Le premier concerne des raisons économiques qui poussent à une transformation de la nature des produits. Le second est l'éloignement des consommateurs de la production.

En premier lieu, Saadi Lahlou a distingué une raison qu'on peut appeler commerciale, si on le voit du point de vue de l'agriculture, du producteur : les estomacs sont pleins, il faut donc rajouter des dimensions aux produits, comme le service. Mais c'est là une évolution plus générale. L'évolution de l'offre suit aussi une évolution des modèles de consommation. Effectivement, nous avons des aliments qui incorporent des services spécifiques avec des fonctions de santé, la nutraceutique – les Américains parlent d'aliment fonctionnel –. Mais il n'y a pas que cela dans cette évolution. Ce qui est important, c'est aussi le développement des services autour de l'alimentation : on mange de plus en plus en dehors de la maison, à la cantine ou au restaurant. On va adhérer à un « wining club », s'abonner à des magazines sur la cuisine, consulter le pédiatre pour l'alimentation de nos enfants... donc on recourt à une

³ Bloch M., 1931. - Les caractères originaux de l'histoire rurale française. 1ère éd. : Oslo, 1931, rééd. A. Colin, 1952, 1988. 316 p.

⁴ Dans cette région, le métayage s'est maintenu jusqu'après la Seconde guerre mondiale. C'est avec ces rapports sociaux que s'est maintenue plus longtemps qu'ailleurs une dominance des familles abritant plusieurs générations.

recherche d'informations, à des avis d'experts et à des conseils de différentes natures. L'évolution va des produits vers les services. L'agriculture n'échappe pas à cela. Non seulement les services sont introduits dans les produits, mais l'alimentation et toute une série de services sont externalisés par rapport au ménage.

Saadi Lahlou a évoqué le fait qu'actuellement, on étoffe l'aliment avec des valeurs éthiques, esthétiques, culturelles, sociales... Ces valeurs sont créées, mais pas par le seul producteur du produit matériel, elles le sont par des acteurs sociaux, par un réseau. Et elles vont être incorporées au produit à travers les images, justement. Comme disait Patrick Denoux, en évoquant le marketing, on n'y échappe pas. C'est une évolution du monde vers l'immatériel, les savoirs associés aux produits matériels.

On va effectivement vers une sorte de virtualisation des produits, lorsque l'on peut leur faire correspondre un ensemble de procédures formalisées, aussi complexes soient-elles. Mais j'ajouterai que cette virtualisation est problématique, car il s'agit aussi d'une "globalisation", au sens où, en fin de compte, dans un monde où les marchés s'étendent, éloignant chacun des lieux de production multiples de ce que nous consommons, on a simultanément toutes ces valeurs qui viennent s'additionner aux produits, ceux-ci appartenant alors à un monde de savoirs polymorphe. Les valeurs immatérielles d'ordre éthiques ou esthétiques ne s'attachent pas seulement à des produits ou des circuits très spécifiques. Les grandes marques industrielles développent aujourd'hui des images autour de la sécurité, des valeurs vertes etc. Après les grandes crises sanitaires que nous avons vécues, ces images ne sont pas que des discours. Il y a de vrais changements des procédures, mais aussi des questions. Des alternatives ont été introduites dans le monde de la distribution... Et aussi dans les comportements. Regardez le sondage : peu d'entre nous consomment vraiment du bio labellisé, et pourtant, on croit en consommer, car on confond bio et proximité avec l'agriculture. Toutes ces alternatives reconnues nourrissent l'imaginaire bien au-delà de leur marché. On peut parler de globalisation parce qu'il y a une addition de toutes ces valeurs qui viennent investir, peupler les images du produit. Des sociologues anglais, Lash et Urry (1993), font une distinction que je trouve heuristique concernant les qualités immatérielles de l'alimentation ; ils distinguent entre deux types de signes selon qu'ils ont, soit un contenu principalement cognitif ou informatif, qu'ils désignent comme biens "post-industriels", soit un contenu "esthétique", les biens "postmodernes". On retrouve une opposition entre produit industriel et service. On avait une image des produits qui était liée à l'industrie. Et aujourd'hui, nous sommes dans un monde des services. Avec des marques industrielles qui s'affaiblissent par rapport à d'autres acteurs, comme les distributeurs qui prennent de l'importance car ils sont plus capables d'articuler ces images globales. Il y a une relation entre les changements de mode de vie, le développement des services alimentaires marchands et la différenciation des modes de consommation alimentaire. L'esthétisation n'est pas qu'un placage d'image, cela signifie qu'au fur et à mesure que le fait alimentaire sort de la maison et que manger passe par des services diversifiés, divers sens et divers enjeux de communication sont en jeu. L'esthétisation est en quelque sorte la réponse à l'éloignement. Tandis que le projet moderniste était celui d'une normalisation de type réductrice, les voies de communication entre les individus et les objets (en l'occurrence les aliments) sont multiples.

Les agriculteurs dans la société

J'aborde maintenant la question de ce qui fait cet éloignement entre les citoyens (consommateurs ou résidents) et la production agricole, les rapports entre agriculture et société et l'identité collective.

Le groupe local de réflexion et de préparation l'a un peu évoqué, l'éloignement vient des intermédiaires, qui créent les représentations. Il serait donc question de les contrôler ou de les créer à leur place. Les contrôler, je n'y crois pas. En revanche, il est vrai qu'on participe à les

créer, mais à travers un jeu social complexe. On a cité les syndicats, mais ce ne sont pas les seuls créateurs de l'image professionnelle. Ce qu'on appelle la Profession est justement, en général, cet intermédiaire entre les agriculteurs et la société. C'est un peu sa définition, son rôle social. Elle repose sur des groupes, mais elle ne se limite pas aux groupes professionnels locaux ou aux coopératives. Bon nombre de questions qui ont été débattues dans les tables rondes d'hier tournaient autour de la place et de l'évolution de la profession. Y a-t-il un élargissement de la profession ? Est-ce que le territoire et l'écologie font partie des questions qui se posent à la profession, au-delà de la celle de défendre les produits, leur image et leur marché ? Jusqu'où, d'ailleurs, la collectivité professionnelle peut défendre l'image des produits sur les marchés ? J'étais récemment à une rencontre entre des chambres d'agriculture et l'Inra, et j'étais animateur du groupe sur la "maîtrise de la qualité", une des questions qui se posaient aux agents consulaires présents était la suivante : jusqu'où accompagner les agriculteurs dans cette démarche commerciale ? Le commercial est-il collectif ? Le collectif se résume-t-il à l'information qu'on peut recueillir sur le marché et au contrôle ou à la création des images ?

Cet élargissement de la profession va-t-il plus vers le commercial avec une prise en compte de la multifonctionnalité autour des thèmes de l'aménagement rural ? Ou bien, au contraire, y-a-t-il un éclatement de la profession ? est-ce que la notion même de la profession perd son sens dans un monde qui s'individualise ? Et si elle en a encore, quel est son sens politique ? La question de l'éloignement, d'ailleurs, rejoint aussi la notion d'individualisation des comportements (sur laquelle repose l'esthétisation que j'ai évoquée).

Catherine Boyer-Durrieux nous a proposé une lecture des relations à la terre, je vais en reprendre quelques éléments. La terre, qui se divise en père et mère, c'est effectivement la structure de l'ordre bourgeois et de l'ordre moderne. Chaque figure ayant-elle même deux dimensions. Le patrimoine a deux fonctions : une fonction productive (le domaine de l'homme dans l'agriculture des années 1960) et une fonction politique (la cité, l'organisation de la profession). Et puis, du côté de la mère, il y a la maison, la nourriture, le jardin, et aussi le symbolique, fondé sur la valeur de la fécondité. Et dans la profession, on a ces deux dimensions : elle recouvre à la fois des façons de s'organiser, ce qui est la dimension du père, et une dimension symbolique très forte, qui date des débuts de l'agriculture, qui est la fécondité. J'appelle cela une convention (sociale) de "qualification". C'est là un axe fort du rôle social de la profession. Cela apparaît d'ailleurs dans le sondage BVA. 94% des sondés pensent que l'agriculture est faite pour nourrir la société. C'est comme cela qu'on qualifie l'agriculture. Et cela vient de loin. Mais regardez où on en est : ça leur a complètement échappé, aux agriculteurs. Pour assurer la fonction de fécondité, aujourd'hui, il y a... l'Inra ! Sérieusement, il y a toute une série d'experts, de médiations, dont la plus importante est celle du marché et qui assure une certaine reproduction de l'ordre des choses, avec des difficultés, voire des échecs. Mais, il y a aussi toute une série d'institutions entre l'agriculteur et la société, qui assurent les deux fonctions, politique et symbolique, de la profession.

Est-ce que, actuellement, la crise de la profession est une crise des imaginaires ? Comment reconstruire tout cela ? Il n'y a pas que les agriculteurs en cause. Nous avons dit que c'était la société qui se posait ces questions.

En fait, les questions de communication se posent au niveau de tous les intermédiaires : au niveau du marché - comment informer les consommateurs ? - au niveau de la recherche, au niveau des médias, au niveau des « animateurs », des élus locaux... La 2ème crise de la vache folle a quand même été attisée par les maires, qui ont décidé de supprimer la viande de bœuf des cantines... Ils ont joué, de fait, de par leur position institutionnelle, un rôle

d'"intermédiaire", entre les parents utilisant le service "cantine" et le marché et aussi dans le développement d'un mouvement de refus des consommateurs.

En conclusion, les questions sous-jacentes à nos débats sont les suivantes : est-ce qu'il y a une crise professionnelle ? Est-ce que la profession a un sens ? Est-ce que le collectif a un sens ? Quels sont les sens, les formes que prend le collectif ? Cela interroge, à mon avis, les intermédiaires, qui sont plus nombreux que les seuls syndicats, et dont nous faisons partie.